



RÉGION AUTONOME DE LA VALLÉE D'AOSTE

Assessorat de l'Éducation et de la Culture

Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique

Centre d'Études Francoprovençales "René Willien" de Saint-Nicolas

LE LINGE À LA MONTAGNE AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE





RÉGION AUTONOME DE LA VALLÉE D'AOSTE
Assessorat de l'Éducation et de la Culture
Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique

Centre d'Études Francoprovençales "René Willien" de Saint-Nicolas

LE LINGE À LA MONTAGNE AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

*Musée Cerlogne
Saint-Nicolas*

Exposition ouverte du 29 juin au 30 septembre 2001
tous les jours de 10h00 à 12h30 et de 15h00 à 19h00

LE LINGE À LA MONTAGNE
AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Nous remercions tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de cette exposition et en particulier les personnes qui ont prêté aimablement leurs objets.

* * *

Ringraziamo tutti coloro che hanno collaborato alla realizzazione di questa esposizione, soprattutto le persone che hanno gentilmente prestato i loro oggetti.

Introduction. Cette exposition est idéalement la suite de celles déjà dédiées auparavant aux femmes de la montagne, à leur condition de vie autrefois et à leur façon de s'habiller.

De nos jours, la notion de trousseau évoque une époque révolue, alors que le statut social de la femme dépendait presque uniquement de son rôle d'épouse et de mère. Il en est de même pour le terme lingerie de famille qui, au fil du temps, a perdu son sens original.

C'est à partir de 1960 que l'importance du trousseau commence à décliner : pour se mettre en ménage, la jeune fille à marier n'a plus besoin, comme autrefois, de se nantir d'un lot important de lingerie personnelle et de famille, devant lui servir de réserve pour toute la vie.

Le processus d'émancipation qui pousse la femme à sortir de plus en plus de son entourage familial pour s'insérer dans un circuit productif, l'amène à délaisser les ouvrages manuels tels que la couture et la broderie qui l'occupait jadis. Elle les remplace par l'achat de produits finis, les choisissant parmi le vaste assortiment offert par le marché, au gré de la mode.

Depuis quelque temps, on remarque un regain d'intérêt pour la lingerie d'époque qui, pendant longtemps, a été oubliée au fond des coffres et des armoires de nos aïeules. On assiste à une sorte de réappropriation, de la part des stylistes modernes aussi, d'un monde ancien, plein de charme, de dignité et de sobre élégance, d'un univers de savoirs et d'habileté qui évoque la chaleur du foyer dont la femme est à la fois gardienne et ordonnatrice.

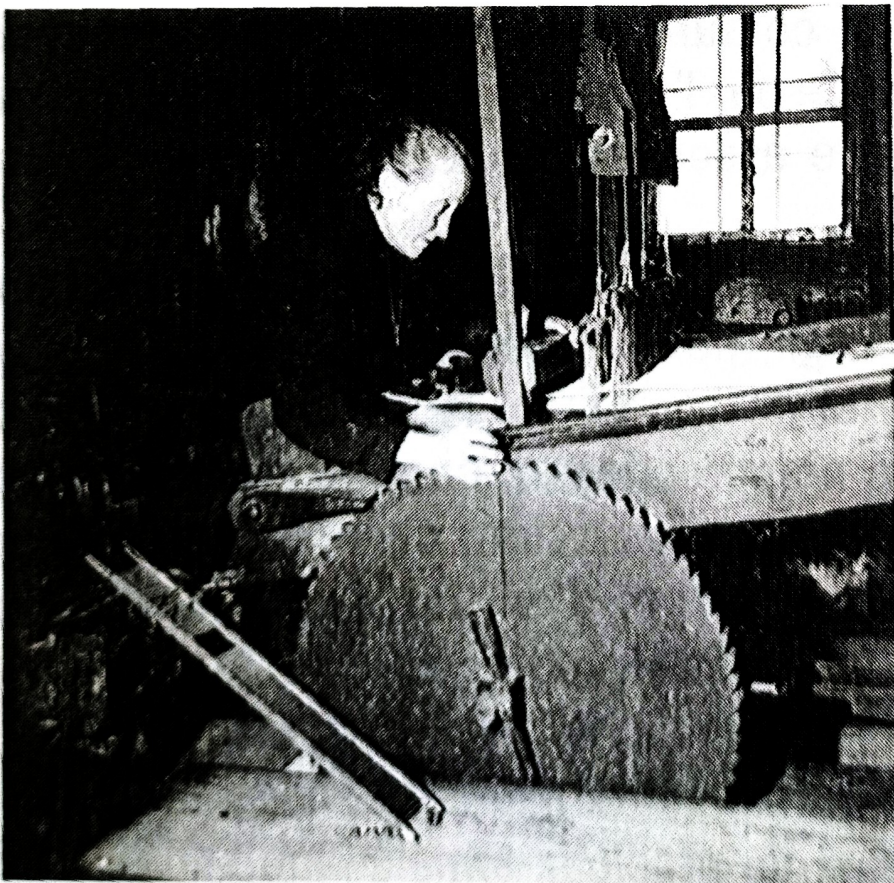
La lingerie appartenue aux générations qui nous ont précédés est, dans ce sens, un précieux témoignage sur leur vie,

leur identité ; elle est porteuse de messages, de valeurs transmis à tous ceux qui ont la sensibilité de les percevoir.

Le chanvre. Jusqu'au début du XX^e siècle, la plupart des familles valdôtaines cultivaient le chanvre afin de se procurer la matière indispensable pour tisser la "toile de famille".

On destinait à la culture du chanvre les terrains les plus fertiles et on dédiait beaucoup de temps et de soin à la récolte. C'était un cycle de production très long s'étalant sur toute une année de travail.

À Saint-Nicolas aussi on cultivait le chanvre. Dans le village de Fossaz-Dessous il y a encore un ensemble de prés morcelés appelé *Tsén-évi*, terme dérivant de *tsén-èvo* qui en patois signifie chanvre.



Champorcher, 1976.
Mme Rosa Gontier est en train de tisser le chanvre (fonds Willien)

Voici le témoignage de Mme Cassilda Champrétavy née en 1923 à Saint-Nicolas.

Ma megràn me contòo que eun cou eun atsetòo po de tèila perquè n'ayè po de sou é eun la féjè a mèizón. Tsaque fameuille vagnòo de tsén-èvo pe ai de riha pe fée de lèncheu, de tsemize é de panamàn.

I mèi d'avri vagnòn lo tsén-èvo. D'itsotèn, i mèi d'ou, lo copòn é féjòn de petchoude dzouale que beuttòn sètché i solèi. Apri portòn le dzouale i nése (de goille) é le tsardzòn avouì de bèrio pe le fée reusté dedeun l'eue. Apri 15 ou 20 dzòo le tériòn foura de l'eue é le teuillòn avouì lo teuilli pe touhé le bouque di fi. Can le fi l'ion sèque, le carpòn, le felòn é le traillòn i teli.

Se féjòn tri calité de tèila. La premii l'ie la pi dzènta é eun l'eumplèyòo pe fée le lèncheu é le tsemize. Avouì la seconda, pi grochie, se féjòn de panamàn é de saque pe la faèna é avouì la tréjima de floriòì é de besatse.

Ma grand-mère me racontait qu'autrefois on n'achetait pas de toile car on n'avait pas d'argent et on la fabriquait chez soi, à la maison. Toutes les familles semaient le chanvre pour faire la toile nécessaire pour les draps de lit, pour les chemises et pour les serviettes.

Au mois d'avril, on semait le chanvre. En été, au mois d'août, on le coupait et on le liait en javelles qu'on faisait sécher au soleil. Ensuite, on faisait rouir ces javelles dans des mares d'eau et on les chargeait de pierres pour qu'elles ne viennent pas en surface et restent toujours bien immergées. Après 15 ou 20 jours, on les sortait de l'eau et on les teillait au moyen d'un bâton pour les débarasser des parties ligneuses qui recouvraient les fibres. Une fois que les fils avaient bien séché on les cardait, puis on les filait et enfin on les tissait au métier.

On faisait trois qualités de toile. Avec la première qui était la plus fine, on faisait des draps de lit et des chemises ; avec la deuxième qui était moins belle, on faisait des serviettes et des sacs à farine, tandis que la troisième, la plus grossière, servait à fabriquer des toiles à foin et à grain et des besaces.

Les draps de lit. Autrefois, les lits, en bois ou en fer forgé, étaient plus courts que maintenant et aussi plus étroits. Les grands lits avaient en fait la largeur d'une place et demie ; d'ailleurs, surtout en hiver, il faisait bon dormir bien serrés pour ne pas avoir froid.

En général, les lits n'avaient pas de sommiers et la pailleasse, remplie soit de paille, soit de feuilles de maïs ou de crin, était placée directement sur des planches de bois.

La housse était en toile de chanvre assez grossière ou bien en toile de coton à rayures qu'on achetait chez les colporteurs qui se rendaient, leurs fagots sur le dos, d'un village à l'autre.



Saint-Nicolas, 1910. Un colporteur transporte de la toile pour matelas (fonds Bionaz)

Le trousseau d'une fille de famille aisée comptait plusieurs douzaines de draps de lits cousus à la machine et parfois brodés d'initiales ; par contre, les filles pauvres ne disposaient que de quelques exemplaires, le plus souvent cousus à la main et sans ornements. Dans les draps de lit bien usagés qu'on ne pouvait plus rapiécer, on découpait des torchons et des bandes pour protéger les blessures.

La toile de chanvre avait, entre autres, la caractéristique d'être bien chaude en hiver et fraîche en été.

De couleur écrue, la toile vierge était fraîche au contact. Il fallait la lessiver plusieurs fois pour lui donner un peu de souplesse et pour qu'elle blanchisse on l'étendait au soleil sur l'herbe ou sur la neige. Selon la croyance populaire, la clarté de la pleine lune avait le pouvoir de rendre le linge plus blanc.

La tèila fête a mèizón l'ie po tan lardze, de 80 santimètre a pe près. Faillè quiòidre dou toc de tèila eunsèmble pe fée eun lèncheu pe le coutse que, eun cou, l'ion d'an plahe é djemì. Pe le coutse de oui que son pi lardze fodreu quiòidre tri toc eunsèmble.

La toile de chanvre avait une largeur d'environ 80 centimètres. Pour confectionner des draps de lit qui étaient autrefois d'une place et demie, il était nécessaire de redoubler l'ampleur et de coudre ensemble les deux pièces.

Pour les lits modernes qui sont à deux places, il faudrait coudre ensemble trois morceaux de toile.

Cassilda Champrétavy, Saint-Nicolas

Les taies d'oreiller. Les taies d'oreiller, confectionnées avec de la toile plus fine et donc plus douce au contact avec le visage, mesuraient à peu près 70 centimètres sur 50. Étant donné les dimensions assez réduites, elles se prêtaient plus facilement à être enrichies d'ornements : bordées de dentelles, ornées de jours, festonnées et chiffrées. Autour de 1930, les jeunes filles à marier commencent à s'inspirer aux modèles proposés par les revues de mode de l'époque. Au lieu de marquer les initiales de leur nom de famille, elles s'évertuent à broder à la main des mots et des formules souhaitant un sommeil agréable. En voici quelques-uns :

Bon repos – Sorrisi e baci – Buona notte



Aymavilles, 1923. Taie d'oreiller d'Henriette Charrère

On avait aussi l'habitude de broder des couvres taies que l'on utilisait pour couvrir l'oreiller défraîchi lors d'une visite reçue en cas de maladie ou d'accouchement.

On réutilisait les draps de lit usagés ainsi que les vieilles chemises d'homme pour confectionner de petites taies pour les enfants.

Les chemises pour femme. La chemise faisait partie du linge personnel que la femme portait toujours sur la peau aussi bien de jour que de nuit.

Longue jusqu'aux mollets, droite ou évasée, en toile de chanvre ou en coton, elle avait les manches courtes pour



Un exemplaire de chemise féminine en coton (Concours Cerlogne 1989/90, école primaire de La Thuile)

l'été et longues pour l'hiver. L'ouverture était sur le devant avec l'encolure parfois dentelée. Les lettres de famille étaient brodées séparément d'un côté et de l'autre de la boutonnière, presque toujours en coton rouge.

Vers 1930, l'utilisation de la chemise change. On ne garde plus le même vêtement de nuit et de jour. La chemise de jour est plus élégante et plus élaborée, sans manches et garnie de festons et de dentelles, tandis que la chemise de nuit est plus simple, parfois simplement ajourée. Suivant la mode des vêtements féminins de l'époque, la chemise aussi se raccourcit, arrivant au-dessus du genou.

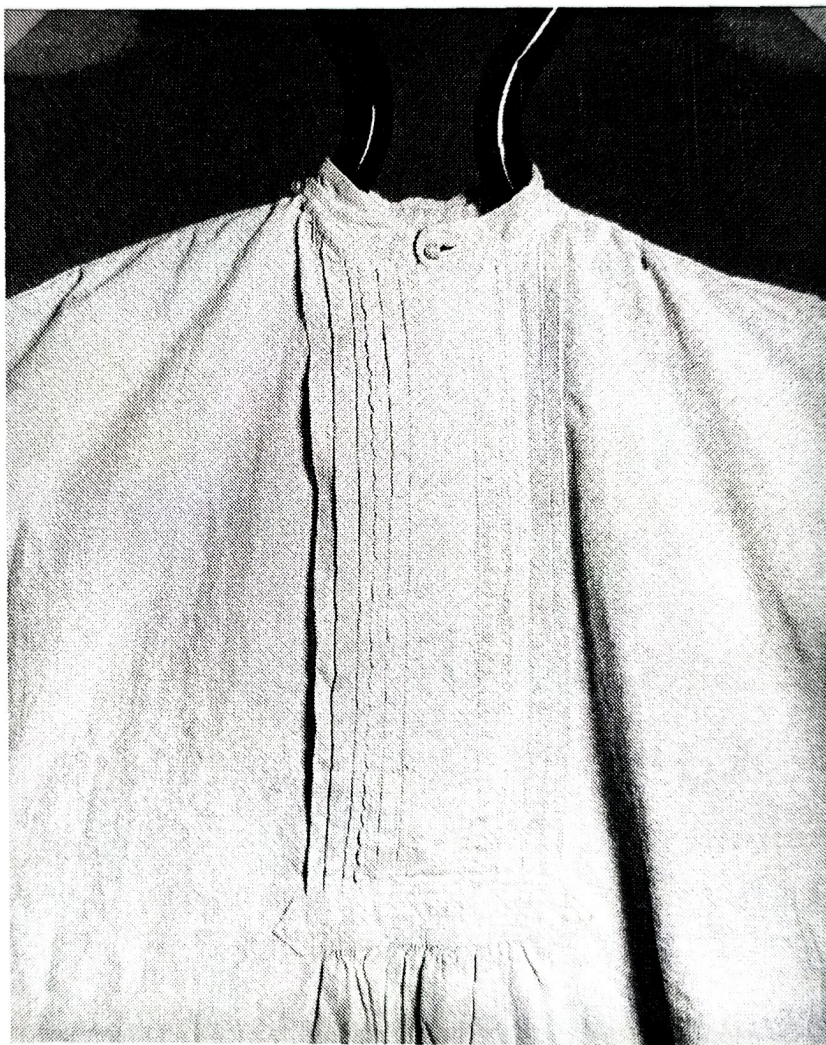
Quelques années plus tard, la chemise de jour sera remplacée par la combinaison qui n'est plus strictement blanche et brodée mais aussi en couleur et fantaisie.

La chemise pour homme. Du Moyen Âge jusqu'au début du XX^e siècle, la coupe de la chemise pour homme n'a pas subi de gros changements. Son pan postérieur était plus long afin de pouvoir être replié sur le devant en passant entre les jambes, cela à l'époque où les hommes ne portaient pas encore de caleçons.

La chemise était ouverte sur le devant, jusqu'à la taille, et au-dessous de la dernière boutonnière était placée une pièce de renfort servant à éviter le déchirement de la toile quand on l'enfilait. Parfois ce renfort était assorti d'une patte que l'on boutonnait à l'intérieur du pantalon pour empêcher que la chemise ne remonte.

Généralement les chemises en chanvre n'avaient pas de cols, celui-ci était remplacé par une bande à laquelle on appliquait des faux-cols au moyen de boutons d'os pliables.

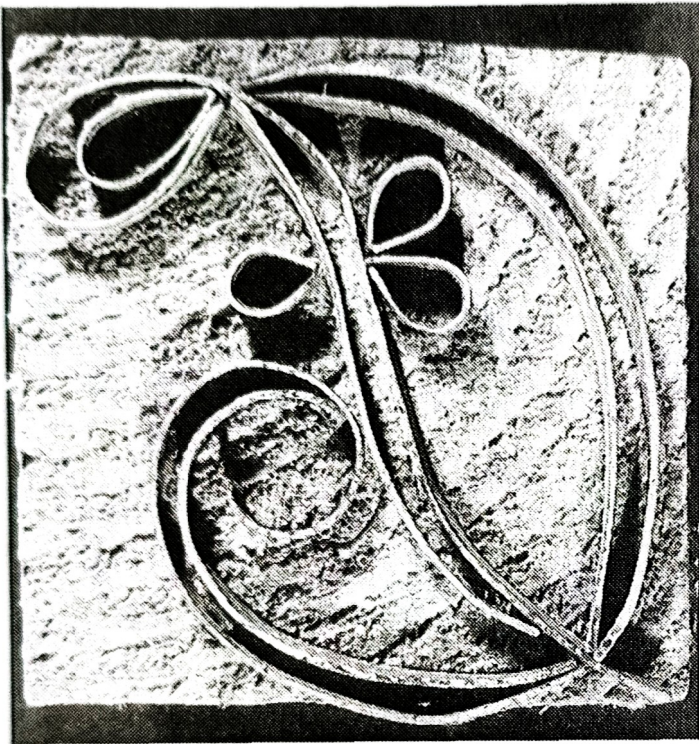
Quand le faux-col était sale, on avait vite fait de le retirer, de le laver et de l'amidonner pour l'appliquer de nouveau à la même chemise. L'amidonnage permettait de conserver les vêtements propres plus longtemps. On trempait le linge dans l'eau tiède mélangée à l'amidon et on le repassait tout de suite après.



Un détail de la chemise de Maurice Lanier (Concours Cerlogne 1989/90, école primaire de Courmayeur - Photo Danilo Allegri)

Les chiffres. Jusque vers 1960, les jeunes filles chiffraient les pièces de linge de leur trousseau. Elles y brodaient leurs initiales ou bien leur prénom. À partir du moment qu'elles étaient fiancées ou mariées, elles marquaient le linge aux initiales de l'époux.

Quand il s'agissait de linge ordinaire, on le chiffrait au point de croix en coton rouge. Par contre, le linge personnel ou de belle qualité était orné de chiffres brodés en coton blanc et souvent entrelacés de fleurs. Ils pouvaient être brodés en bel anglais orné ou en lettres gothiques.



Saint-Nicolas, 1900. Un tampon en bois pour imprimer les initiales de famille sur le linge (fonds AVAS)

Pour chiffrer le linge, les femmes s'inspiraient de modèles d'initiales imprimées dans de petits livrets édités par des maisons spécialisées telles que la *Société Anonyme DOLLFUS-MIEG & C^{ie} Mulhouse-Belfort, Paris*, mieux connue sous la marque *D·M·C* pour ses articles spéciaux

La Société anonyme DOLLFUS-MIEG & C^{ie}
fabrique et met en vente sous la marque

D·M·C

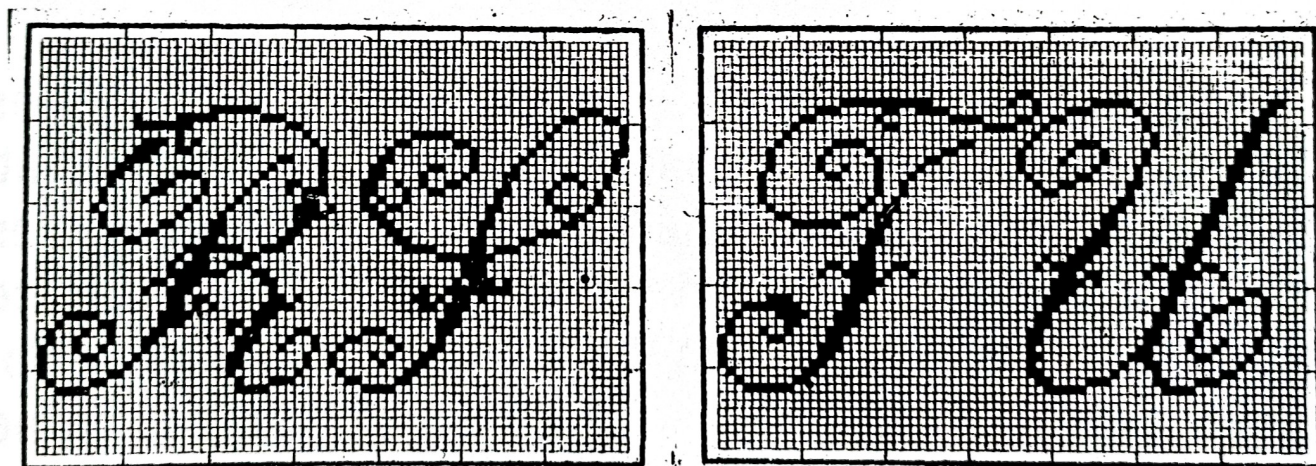
des articles spéciaux pour la broderie, la couture, le tricot, le crochet et en
général pour tous les genres d'ouvrages de dames, dans les matières suivantes :

COTON, LIN, SOIE

Ces articles sont livrés en toutes grosseurs et toutes couleurs.

destinés à la broderie et à la couture, ou les revues *Mani di Fata, Milano* et *Il Ricamo, Milano*, un journal pour les dames, illustré. Les jeunes filles imprimaient le modèle de leurs initiales au moyen de tampons en bois sur lesquels étaient collées les lettres en métal enduites d'encre à décalquer.

La broderie au point de croix. Quelques familles valdôtaines conservent encore des albums des différentes séries de broderies au point de croix, des alphabets de la brodeuse, des monogrammes et des alphabets combinables, des brochures de différents jours sur toile datant tous du début du XX^e siècle et diffusés dans les publications de la bibliothèque *D·M·C* à Mulhouse, Alsace (F).



Le feston. Pendant longtemps le feston a été l'ornement le plus usuel de la lingerie féminine. Les femmes s'adressaient à des marchands de l'endroit ou à des merciers de la ville d'Aoste ou bien encore à des maisons spécialisées pour se procurer soit des feuilles à décal-

quer soit la roulette qui reproduisait un motif de feston servant à garnir une taie d'oreiller, une chemise pour femme ou un rideau.



Saint-Nicolas, 1900.
Un tampon en bois
pour imprimer les
festons sur le linge
(fonds AVAS)

Le bonnet de nuit. Il y a cent ans, les personnes âgées portaient encore le bonnet de nuit. Elles le mettaient, en hiver surtout, pour se protéger du froid car à l'époque les chambres à coucher n'étaient pas chauffées. Par ailleurs, ce bonnet avait aussi la fonction de protéger la propreté de l'oreiller, évitant le contact direct avec les cheveux qu'on ne lavait que rarement. Le bonnet de nuit pouvait être retiré et lavé plus facilement que la taie d'oreiller. En fine toile de coton, de lin ou de *bisso*, il était garni de dentelles et avait deux lacets pour pouvoir le nouer sous le menton. C'est vers 1920 que le bonnet a été remplacé par le "mouchoir de tête", en laine, que l'on portait la nuit.

Les besaces. Autrefois, les quelques familles qui possédaient un mulet ou un âne, utilisaient deux types de besaces que l'on confectionnait avec un chanvre grossier : les unes servaient pour le transport de denrées alimentaires et les autres étaient destinées au transport du fumier. S'agissant de pièces difficiles à réaliser et à coudre, leur fabrication était l'apanage de couturières spécialisées.



Brusson, 1928. Besaces en chanvre pour le transport de la nourriture aux alpages (fonds Scheuermeier)

Toiles à usages multiples. Sans jamais gaspiller la toile de chanvre qui était, autrefois, dans l'économie familiale aussi précieuse que l'or, les femmes s'en servaient

aussi pour confectionner des toiles à usages multiples.

Ces toiles, généralement carrées ou rectangulaires et munies de quatre petites cordes, étaient utilisées pour préparer la charge du foin, des gerbes ou bien des feuilles sèches servant en hiver pour la litière et la nourriture des animaux.

La toile de chanvre de la lessive, qu'on mettait sur le cuvier en bois pour filtrer l'eau chaude mélangée aux cendres, était un autre élément indispensable faisant partie du linge de maison.

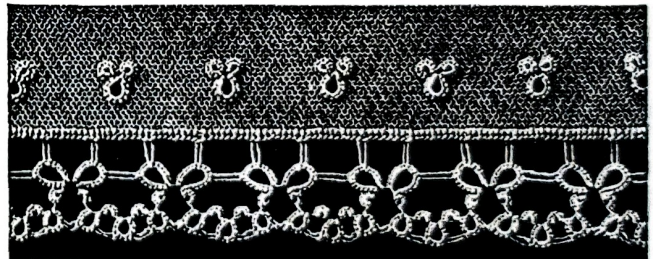
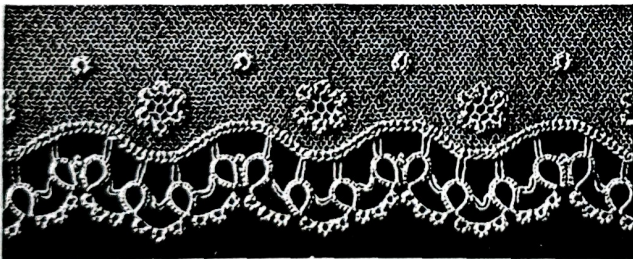
Nos aïeules n'hésitaient pas à rapiécer maintes fois ces toiles jusqu'à leur complète usure.



Pré-Saint-Didier, Verrand, 1951. Pour transporter les gerbes on utilisait des toiles de chanvre (fonds Bérard)

Bibliographie

- *Nouvelles du Centre d'Etudes Francoprovençales "René Willien"*, n° 30, 1994.
- *Vie quotidienne en Savoie*, Actes du VII^e Congrès des Sociétés Savantes de la Savoie, Conflans, 1976.
- Olga Verschoor, *Le trousseau*, Hatier, 1996.
- Luciano Gibelli, *Memorie di cose prima che scenda il buio*, Quaderni di cultura alpina, Priuli & Verlucca editori, Ivrea, 1987.
- *Annales valaisannes*, Bulletin annuel de la Société d'Histoire du Valais romand, 64^e année, 1989.
- Patrick Prado & Anne Tricaud, *Passeurs de linge : trousseaux et familles*, dossier ATP 5, Editions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1999.



Introduzione. Questa mostra è l'ideale continuazione di quelle dedicate in precedenza al ruolo della donna e al suo abbigliamento nella società montanara di un tempo.

Il concetto di corredo nuziale può sembrare oggi obsoleto e anche quello di biancheria domestica non ha più lo stesso significato che aveva in passato.

A partire dal 1960 il corredo perde poco alla volta la sua importanza: per la sposa non è più tassativo possedere capi di biancheria personale o per la casa.

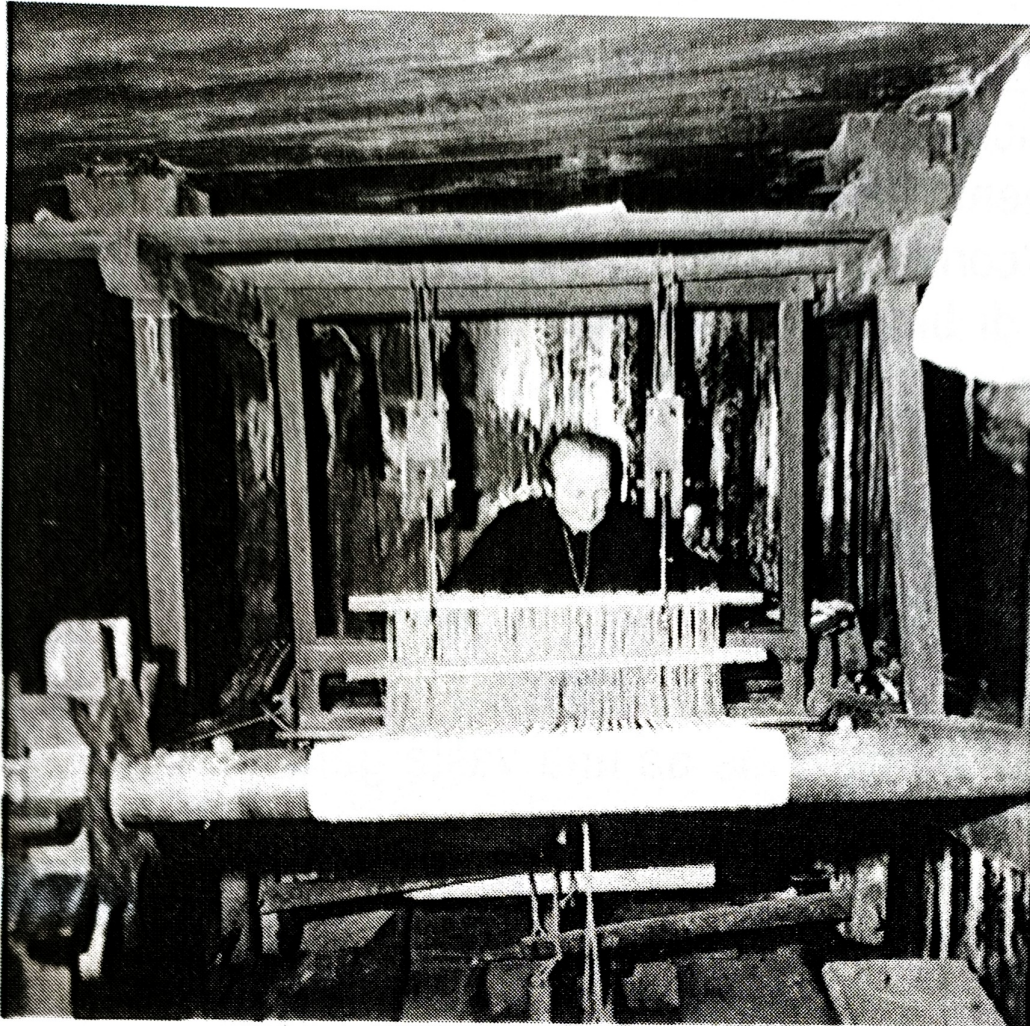
La crescente emancipazione porta la donna a lavorare sempre più fuori casa e la distoglie dalle arti tradizionali del cucito e del ricamo, rimpiazzate da una vasta gamma di prodotti finiti che la moda in continua evoluzione mette sul mercato.

Da qualche tempo, peraltro, si registra un ritorno di interesse per la biancheria d'epoca, rimasta a lungo confinata nei vecchi bauli e armadi della nonna.

È la riscoperta – anche da parte dei moderni stilisti – di un mondo che ancora oggi affascina, fatto di decoro, di gusto, di semplice eleganza, un universo di abilità femminili che evocano il focolare domestico di cui la donna è al tempo stesso custode e ordinatrice.

In questo senso la biancheria delle generazioni che ci hanno preceduto è qualcosa che parla, che trasmette un'identità, un messaggio, un insieme di valori a chi ha la sensibilità di apprezzarli.

La canapa. Sino all'inizio del 1900, la maggior parte delle famiglie valdostane coltivava la canapa che costituiva la materia prima necessaria per tessere "la tela di famiglia". Questa coltivazione, a cui si destinavano i terreni più fertili,



Champorcher, 1976. La signora Rosa Gontier sta tessendo la canapa al telaio (collezione Willien)

richiedeva molta cura e molto tempo. Si trattava di un ciclo produttivo che si articolava su tutto l'arco dell'anno.

Anche a Saint-Nicolas si coltivava la canapa. Nel villaggio di Fossaz-Dessous c'è ancora una zona di piccoli appezzamenti coltivati a prato detta *Tsén-évi*, termine derivante da *tsén-èvo* che in patois significa canapa.

Ecco la testimonianza della signora Cassilda Champrétavy nata nel 1923 a Saint-Nicolas.

Ma megràn me contòo que eun cou eun atsetòo po de tèila perquè n'ayè po de sou é eun la féijè a mèizòn. Tsaque fameuille vagnòo de tsén-èvo pe ai de riha pe fée de lèncheu, de tsemize é de panamàn.

I mèi d'avri vagnòn lo tsén-èvo. D'itsotèn, i mèi d'ou, lo copòn é féjòn de petchoude dzouale que beuttòn sètché i solèi. Apri portòn le dzouale i nése (de goille) é le tsardzòn avouì de bèrio pe le fée reusté dedeun l'eue. Apri 15 ou 20 dzò le tériòn foura de l'eue é le teuillòn avouì lo teuilli pe touhé le bouque di fi. Can le fi l'ion sèque, le carpòn, le felòn é le traillòn i telì. Se fèijòn tri calité de tèila. La premii l'ie la pi dzènta é eun l'eumplèyòo pe fée le lèncheu é le tsemize. Avouì la seconda, pi grochie, se féijòn de panamàn é de saque pe la faèna é avouì la tréjima de floriòi é de besatse.

Mia nonna mi raccontava che un tempo non si comperava la tela perché il denaro mancava e quindi la si faceva in casa. Ogni famiglia coltivava la canapa per tessere la tela occorrente per confezionare lenzuola, camicie e asciugamani.

In aprile si seminava la canapa. In estate, nel mese di agosto, la si tagliava e la si legava in fasci che si lasciavano essiccare al sole. In seguito si lasciavano macerare questi fasci in pozze d'acqua ricoprendoli di pietre perché rimanessero ben immersi. Dopo 15 o 20 giorni si toglievano dall'acqua e si stigliavano con un bastone per togliere le parti legnose che ricoprivano le fibre. Quando le fibre erano ben secche, si cardavano, si filavano e in ultimo si tessevano al telaio.

Si ricavavano tre tipi di tela. Con la prima, che era la più fine, si confezionavano lenzuola e camicie; con la seconda, asciugamani e sacchi per la farina, mentre la terza, la più grezza, era utilizzata per confezionare bisacce e teli per il trasporto dei covoni o del fieno.

Le lenzuola. Un tempo i letti in legno e in ferro battuto erano più corti di quelli odierni ed anche più stretti. I letti matrimoniali erano in realtà di una piazza e mezza; d'altra parte, specialmente in inverno, era necessario dormire ben stretti per non avere freddo.

Nei letti, generalmente sprovvisti di reti a molle, il pagliericcio poggiava su tavole di legno ed era riempito di paglia o di foglie di mais o di crine. L'involucro era confezionato con canapa molto ruvida o con tela di cotone acquistata dai venditori ambulanti che si spostavano da un villaggio all'altro.

Il corredo di una ragazza di buona famiglia era costituito da qualche dozzina di lenzuola cucite a macchina e talvolta personalizzate con le proprie iniziali ricamate. Le ragazze di umile estrazione disponevano di pochi esemplari cuciti a mano, senza ricamo.

Dalle lenzuola molto usate, che non potevano più essere rappazzate, si ricavavano ancora asciuga piatti e strisce di stoffa da usare come bende.



Fine XIX secolo.
Una macchina da
cucire dell'epoca
(collezione Baudin)

La tela di canapa aveva la caratteristica di essere calda in inverno e fresca in estate.

Quando la tela era nuova aveva un colore rossiccio ed era molto ruvida al contatto. Era quindi necessario lavarla più volte per renderla più morbida e stenderla al sole sull'erba o sulla neve per farla diventare bianca.

Un'antica credenza voleva che il chiarore della luna piena avesse il potere di rendere più bianca la tela.

La tèila fète a mèizón l'ie po tan lardze, de 80 santimètre a pe prè. Faillè quiòidre dou toc de tèila eunsèmblo pe fée eun lèncheu pe le coutse que, eun cou, l'ion d'an plahe é djemì. Pe le coutse de ouì que son pi lardze fodreu quiòidre tri toc eunsèmblo.

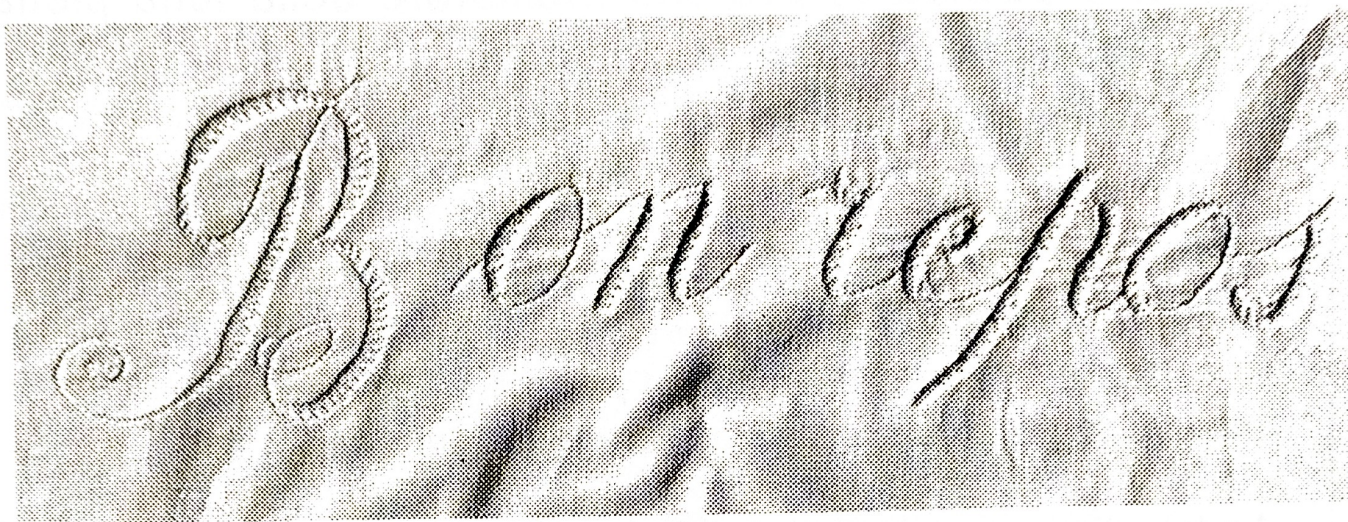
La tela di canapa che si tesseva in casa era larga circa 80 centimetri. Per confezionare le lenzuola che un tempo erano di una piazza e mezza, si doveva raddoppiare la larghezza cucendo insieme due teli e per i letti moderni che sono molto larghi se ne dovrebbero cucire tre.

Cassilda Champrétavy, Saint-Nicolas

Federe per guanciali. Le federe, essendo a contatto con il viso, venivano confezionate con tela più fine e più morbida e misuravano circa 70 cm per 50. Di dimensioni ridotte, si prestavano più facilmente ad essere ricamate con motivi floreali e cifre e a volte anche ornate di pizzi, di festoni e di orlo a giorno.

Verso gli anni 1930 le ragazze da sposare incominciano a copiare i modelli proposti dalle riviste di moda dell'epoca. Anziché cifrare le federe con le proprie iniziali, vi ricamano parole e frasi augurali di

“Buon riposo”, “Sorrisi e baci”, “Buonanotte”.



Aymavilles, 1923. Federe per guanciali di Henriette Charrère

C'era pure l'usanza di ricamare delle copri federe che servivano a ricoprire i guanciali sgualciti o poco presentabili nel letto di un ammalato o di una partoriente che riceveva una visita da parte del dottore, del parroco o di conoscenti.

Si riutilizzavano anche lenzuola usate e vecchie camicie da uomo per confezionare federe per guanciali da bambino.

Camicie da donna. La camicia faceva parte della biancheria intima che la donna portava sempre a contatto della pelle, di giorno e di notte.

Lunga sino ai polpacci, diritta o svasata, di tela di canapa o di cotone, aveva le maniche corte per l'estate e lunghe per l'inverno. Era aperta sul davanti sino al seno, con la scolla-



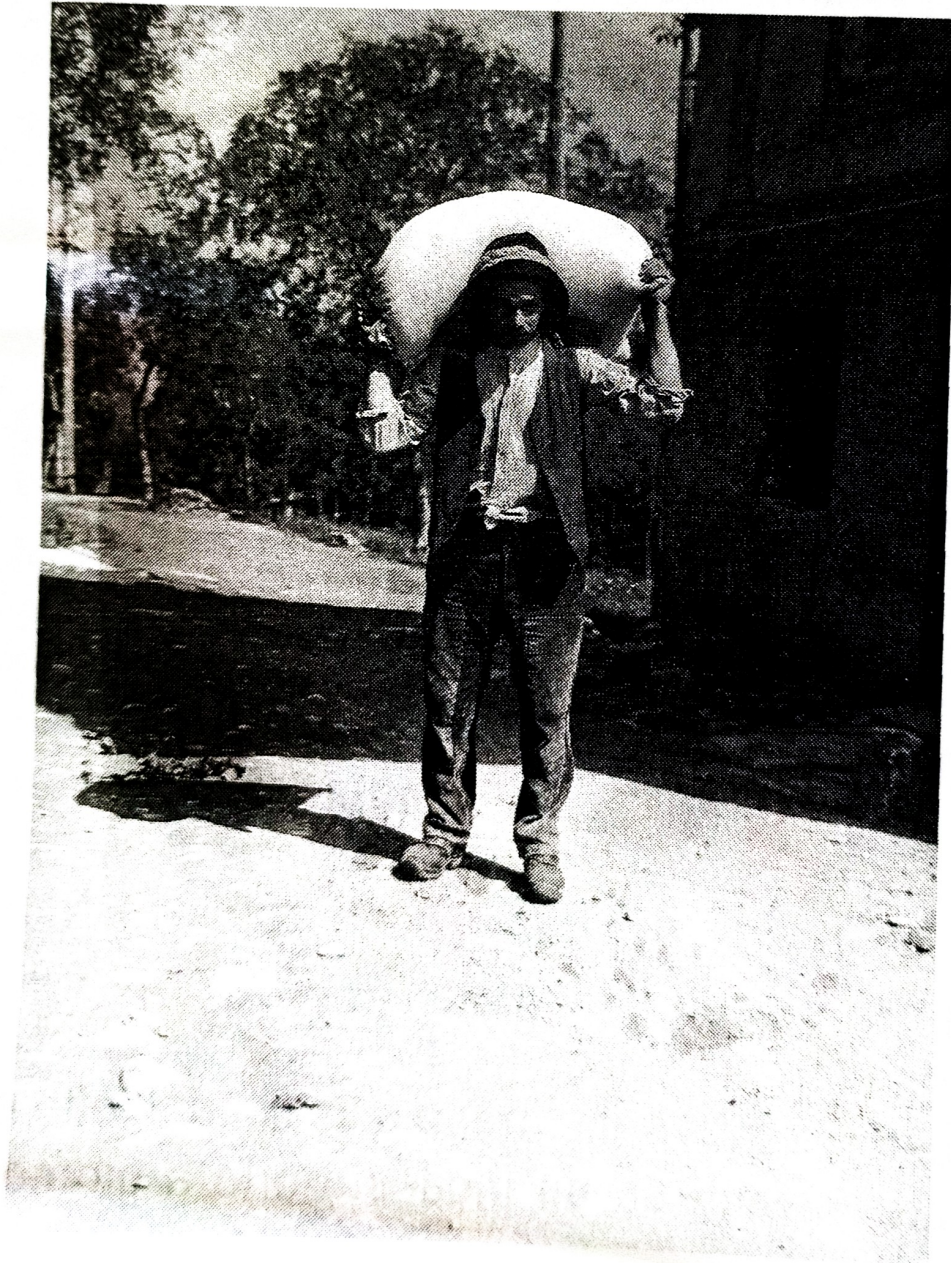
Camicia di canapa da donna con iniziali ricamate (Concours Cerlogne 1989/90, scuola elementare di La Thuile)

tura talvolta ornata di pizzo. Le iniziali di famiglia erano ricamate separatamente ai lati dell'abbottonatura quasi sempre con filo di cotone rosso.

Verso gli anni 1930 si modifica l'uso della camicia. Non viene più utilizzato lo stesso indumento per il giorno e la notte. La camicia da giorno è più elegante, priva di maniche e impreziosita di festoni e pizzi, mentre la camicia da notte è più semplice, ornata talvolta da un modesto orlo a giorno.

Seguendo la moda degli abiti femminili dell'epoca, anche la camicia si accorcia e arriva sopra il ginocchio. Qualche tempo dopo la camicia da giorno è sostituita dalla sottoveste che non sarà più rigorosamente bianca e ricamata ma in fantasia a colori.

Camicia da uomo. Dal Medio Evo sino agli inizi del XX secolo, il taglio della camicia da uomo non ha subito molti cambiamenti. Nel periodo in cui l'abbigliamento maschile non prevedeva l'uso delle mutande, il lembo posteriore era



Saint-Marcel, 1928.
Giocondo Cordel
trasporta un sacco
di farina (collezione
Scheuermeier)

più lungo perché veniva ripiegato sul davanti passandolo fra le gambe.

La camicia era aperta sul davanti sino alla vita e sotto l'ultima asola dell'abbottonatura una piccola striscia cucita serviva da rinforzo per evitare che la tela si rompesse quando si infilava l'indumento. A questa striscia talvolta era cucita una linguetta con un'asola che si abbottonava all'interno dei pantaloni per impedire alla camicia di arricciarsi.

Generalmente le camicie di canapa non avevano il collo che era sostituito da una striscia sulla quale si applicavano colli staccabili mediante bottoni d'osso pieghevoli. Quando il collo era sporco, si faceva in fretta a toglierlo per lavarlo, inamidarlo e poi applicarlo di nuovo alla stessa camicia. L'amidatura permetteva di conservare gli abiti puliti più a lungo. La biancheria immersa nell'acqua tiepida con amido doveva essere subito stirata.

Le cifre. Sino agli anni 1960 le ragazze cifravano i capi della biancheria del loro corredo. Vi ricamavano le iniziali del loro nome e cognome oppure il loro nome per intero. Quando erano fidanzate o sposate cifravano la biancheria di casa con le iniziali dello sposo o promesso sposo.

La biancheria ordinaria era cifrata a punto croce con filo di cotone rosso, mentre quella di buona qualità e la biancheria intima presentavano ricami più elaborati: lettere intrecciate con fiori e ricamate con filo di cotone bianco. Il carattere delle lettere era in bell'inglese ornato o in gotico.

Per cifrare la biancheria le donne s'ispiravano a modelli stampati su album o libri editi da case specializzate come la *Società Anonima DOLLFUS-MIEG & C^{ie} Mulhouse-Belfort*,



Attrezzatura per cifrare la biancheria (foto Michelangelo Buffa)

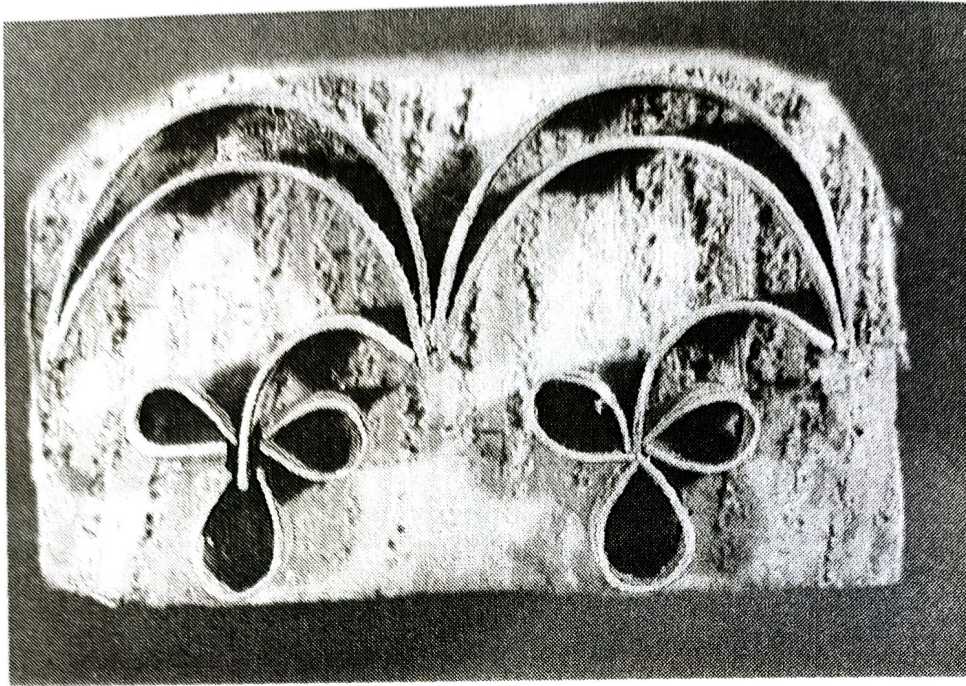
Paris meglio conosciuta con la marca *D·M·C* per i suoi prodotti per il ricamo, o le riviste *Mani di Fata*, *Milano* e *Il Ricamo*, giornale illustrato per le signore, Milano. Per stampare il modello delle loro iniziali le ragazze usavano tamponi di legno su cui erano incollate lettere in metallo che venivano pennellate con inchiostro da stampa.

Il ricamo a punto croce. Certe famiglie valdostane conservano ancora album di diverse serie di ricami a punto croce, alfabeti su canovaccio per la ricamatrice, monogrammi nonché libri con vari orli a giorno tutti risalenti all'inizio del XX secolo e pubblicati dalla biblioteca *D·M·C* di Mulhouse, Alsazia (F).



Modello per ricamo
a punto croce

Il festone. Per lungo tempo il festone ha arricchito la biancheria femminile. Le donne si lasciavano consigliare dai negozianti del luogo o dai merciai di Aosta oppure ricorrevano a ditte specializzate per procurarsi i fogli con i modelli da decalcare oppure rotelle con un piccolo cilindro rivestito di gomma che stampava un motivo di festone adatto per una federa da guanciaie, una camicia o una tenda.



Saint-Nicolas, 1900.
Un tampone di legno
per stampare i festoni
sulla biancheria (col-
lezione AVAS)

La cuffia da notte. Cento anni fa le persone anziane portavano ancora la cuffia da notte. La mettevano soprattutto d'inverno per proteggersi dal freddo perché a quell'epoca le camere da letto non erano riscaldate. D'altra parte la cuffia aveva anche la funzione di mantenere pulito il guanciale evitando il contatto diretto con i capelli che non si usava lavare frequentemente.

La cuffia poteva essere tolta e lavata più facilmente della federa del cuscino. Confezionata con tela fine di cotone, lino o bisso, era ornata di pizzi e aveva due laccioli per legarla sotto il mento.

Verso il 1920 la cuffia è stata sostituita dal fazzoletto da testa, in lana, che si indossava di notte.

Le bisacce. Un tempo le poche famiglie che potevano permettersi di mantenere un mulo o un asino utilizzavano due tipi di bisacce confezionate con canapa grezza: una serviva per il trasporto di derrate alimentari, l'altra per il letame.

Valgrisenche, 1895. Le bisacce di canapa erano utilizzate per il trasporto di derrate alimentari (collezione Bionaz)



Trattandosi di manufatto difficile da modellare e cucire, la sua confezione era appannaggio di sarte particolarmente esperte.

Teli per diversi usi. Senza mai sprecare la tela di canapa che una volta nell'economia familiare era preziosa come l'oro, le donne la utilizzavano per confezionare teli per diversi usi.

Generalmente erano teli quadrati o rettangolari, muniti quattro cordicelle, fatti apposta per i carichi di fieno, di covani o di foglie secche destinate, in inverno, a lettiera o a alimentazione del bestiame.

Il telo in canapa del bucato che si metteva sul mastello per filtrare l'acqua calda con la cenere, era un altro elemento indispensabile della biancheria di casa.

Le nostre antenate non esitavano a rappezzare più volte questi teli fino alla loro completa usura.



Saint-Marcel, 1928. Bernadette Cordero e Maria Celestina Blanc stanno facendo il bucato (collezione Scheuermeier)

Bibliografia

- *Nouvelles du Centre d'Etudes Francoprovençales "René Willien"*, n° 30, 1994.
- *Vie quotidienne en Savoie*, Actes du VII^e Congrès des Sociétés Savantes de la Savoie, Conflans, 1976.
- Olga Verschoor, *Le trousseau*, Hatier, 1996.
- Luciano Gibelli, *Memorie di cose prima che scenda il buio*, Quaderni di cultura alpina, Priuli & Verlucca editori, Ivrea, 1987.
- *Annales valaisannes*, Bulletin annuel de la Société d'Histoire du Valais romand, 64^e année, 1989.
- Patrick Prado & Anne Tricaud, *Passeurs de linge : trousseaux et familles*, dossier ATP 5, Editions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1999.

